



Les fêtes carnavalesques à Bordeaux dans les années 1950

par Jean-François Fournier

En dépit des articles systématiquement louangeurs paraissant chaque année dans la presse locale, tout le monde sait que les cavalcades bordelaises organisées par les comités de bienfaisance ne sont plus, depuis au moins deux décennies, que de pâles survivances de celles d'autrefois. Tout esprit nouveau semble banni dans la conception des chars – de moins en moins nombreux – dont la réalisation est, elle même, calamiteuse. Comment, en quelques années, cet art populaire a-t-il pu ainsi dégénérer ? C'est la question que se posaient tous les spectateurs lors de la dernière édition de cette manifestation en voyant tous ces jeunes gens se trémousser au son du tam-tam, devant des chars hideux.

Avant de commencer cette petite étude, on doit noter que bien qu'animés, les carnivals bordelais furent toujours beaucoup plus sages qu'ailleurs en raison de l'attitude méfiante et sévère des autorités envers ces festivités et des débordements qu'elles pouvaient entraîner. Il existe aux Archives départementales de la Gironde un dossier absolument délirant conservé parmi les procédures concernant le Tribunal Correctionnel de Bordeaux pour l'année 1910¹. Bien qu'il soit antérieur à la période étudiée ici, il est utile de le résumer car il montre la répression féroce des magistrats envers des farces qui, même si elles n'étaient pas d'un goût exquis, n'en étaient pas moins sans conséquences graves. Le 11 février 1910, huit jeunes gens d'Eysines, exerçant les professions de jardiniers ou d'agriculteurs, tous membres du comité carnavalesque de cette petite cité, eurent l'idée, après de copieuses libations, de fabriquer

un *Bonhomme Carnaval*, mannequin rempli de paille et vêtu de défroques. Ne voulant pas le laisser asexué, ils placèrent en un endroit qu'on imagine facilement une carotte et deux petites pommes de terre et le promènèrent au son du tambour dans les rues du centre ville, réservant la vue des trois légumes aux seuls initiés car ils avaient pris la peine de les cacher sous une toile. Hélas pour eux, un pharmacien fut outré par pareil spectacle et déposa plainte auprès du Garde-Champêtre. Celui-ci se mit à la recherche des délinquants et les trouva dans une auberge, accompagnés du mannequin ; immédiatement, il confisqua la carotte et les deux pommes de terre et dressa un procès-verbal pour *outrages à la morale publique* qu'il adressa au Procureur de la République siégeant à Bordeaux. Quelques jours plus tard, le pharmacien écrivit au Procureur pour adresser une plainte très officielle pour *outrages aux bonnes moeurs*. Ce dernier, loin de classer l'affaire, malgré une lettre du Maire d'Eysines le priant de considérer la minceur du dossier, se montra inflexible et ouvrit une information. Après toute une procédure, faite de commissions rogatoires, d'interrogatoires et de confrontations, le procès eut lieu le 7 mai 1910. Sept des huit jeunes gens, malgré les excellents renseignements recueillis sur leur compte, furent condamnés chacun à payer 16 francs d'amende avec inscription de la peine au casier judiciaire. Le huitième,

1. A.D.Gir. 3U6135. Le délai de communication au public n'étant pas encore atteint, nous ne donnerons pas ici le nom des protagonistes.

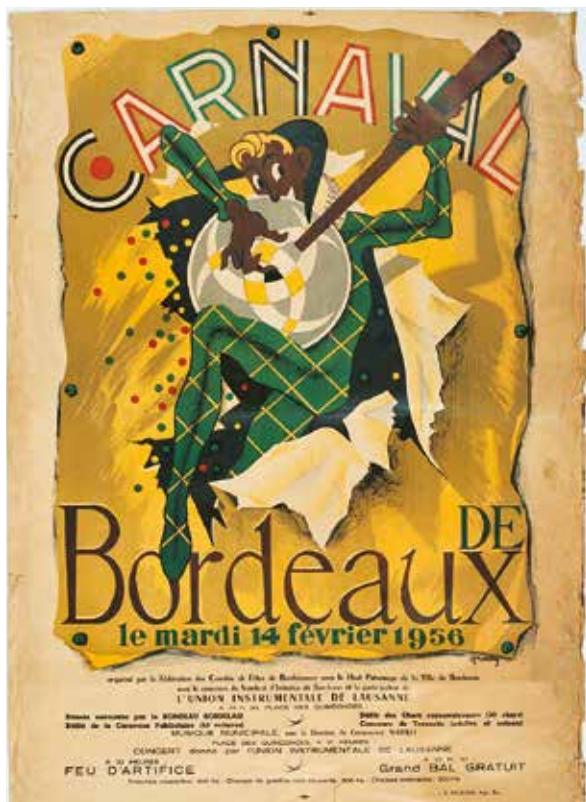


Fig. 1. - Affiche du carnaval de Bordeaux (Bordeaux, coll. Musée d'Aquitaine).



Fig. 2. - Affichette du carnaval de Bordeaux.

mineur, fut jugé comme ayant agi sans discernement et remis à ses parents. Cette aventure ne fut certainement pas unique en son genre puisqu'en 1928 la municipalité bordelaise reprit des prescriptions remontant à 1841 rappelant que les travestissements de nature à troubler l'ordre public et à porter atteinte à la décence étaient prohibés². Après toutes ces restrictions, on comprend aisément que les comités carnavalesques girondins se soient montrés prudents dans leurs initiatives...

Ce préambule achevé, indiquant les limites dans lesquelles devaient se dérouler les festivités, parlons donc des cavalcades bordelaises des années 1950.

Contrairement à maintenant, il existait alors plusieurs défilés annexes organisés par les comités de quartiers ; ils étaient l'occasion de distribuer des prix aux chars qui devaient parcourir en apothéose les rues du centre de Bordeaux. Ce grand défilé était annoncé quelques jours à l'avance dans la presse et par des affiches, dont l'une, celle de l'édition 1956, fut dessinée par le peintre bordelais Gaston Marty (1905-1977) qui était alors professeur à l'École Municipale des Beaux-Arts (fig. 1). Certains

commerçants, qui avaient participé au projet par un don, accrochaient à leurs vitrines une affichette de "Membre Bienfaiteur" (fig. 2). La cavalcade attirait une foule bien plus considérable qu'aujourd'hui, essentiellement populaire, soucieuse et avide d'admirer les chars présentés par les comités carnavalesques de Bordeaux et des environs, rivalisant d'imagination, de savoir-faire et d'originalité dans l'élaboration de ces constructions vouées à une existence se bornant à un après-midi.

Dès treize heures, la foule convergait vers le centre de la ville, chacun voulant être bien placé pour voir passer le défilé ; détail pittoresque, certaines personnes âgées arrivaient munies de chaises pliantes afin d'être confortablement installées pendant le spectacle. En l'attendant, le public se divertissait de menues attractions ; des enfants masqués et costumés en *Pierrots*, en *cow-boys* ou en *Zorro* pour les garçons, en *fées*, en *Colombines* ou en *marquises* pour les filles, se faisaient admirer et photographier, le visage radieux, en attendant d'aller se présenter devant le jury qui décernait des prix à ces bambins (fig. 3 et 4).

2. *Carnaval es arribat*. 1982, p. 57.



Fig. 3. - Enfants costumés.



Fig. 4. - Groupes de jeunes Pierrots.



Fig. 5. - Un groupe de *Mariés-Salopes* cours de l'Intendance.



Fig. 6. - Un groupe de *Mariés-Salopes* cours Georges Clemenceau.



Fig. 7. - Mascarons de la porte de l'ancien magasin *Tisné*,
8 rue Bouffard.

Fig. 8. - Le magasin *Au carnaval*,
2 cours Pasteur.



Du lointain arrivaient des sons de musique instrumentale et de chants virils ; c'étaient les élèves de l'École des Beaux-Arts qui ne participaient pas officiellement au défilé mais qui sillonnaient les principales artères du centre. Comme ils étaient réputés turbulents, les agents de ville avaient un œil sur eux pour prévenir tout désordre ; c'était prudent car, avec ces farceurs impénitents tout pouvait arriver. Une année, la fanfare de l'École des Beaux-Arts déboucha sur le cours de l'Intendance suivie de ses accompagnateurs ; malgré l'interdiction faite de revêtir ce jour là des habits religieux, un étudiant (suivi du massier) ouvrait la marche déguisé en curé. Étrange curé, vêtu d'une soutane noire, coiffé d'une barrette de même couleur, tenant d'une main un bréviaire, de l'autre un saucisson et la taille ceinte d'un chapelet de saucisses ! Malheureusement pour lui, l'étudiant n'avait pas prévu que les chiens seraient attirés par l'odeur de la charcuterie, aussi, fut-il obligé, pendant toute la durée du défilé, de donner des coups de pied à droite et à gauche pour éloigner les importuns à quatre pattes. Son désir d'amuser la foule avait dépassé ses espérances ! D'autres étudiants tenaient des seaux contenant un liquide indéfinissable qu'ils menaçaient de lancer sur les spectateurs du premier rang. *J'espère que ces petits imbéciles ne vont pas faire de scandale* fulminait un agent de ville ; crainte inutile, ce jour là ils furent sages comme des images.

Des étudiants, mais le plus souvent des apprentis, faisaient leur apparition déguisés en femmes dans des oripeaux sales et défraîchis qui avaient été à la mode une bonne cinquantaine d'années auparavant ; ces curieux travestis que les bordelais appelaient pittoresquement des *Maries-Salopes* n'étaient pas ce qu'on faisait de mieux dans le domaine du bon goût mais ils déclenchaient l'hilarité générale. A cette époque, où chacun se faisait un devoir d'être propre et bien mis de sa personne, ces groupes de jeunes gens vêtus de défroques, l'un tenant une balayette en guise de sceptre, un autre la tête recouverte d'une

passoire avaient tout pour étonner (fig. 5 et 6). Afin d'être ainsi revêtus, ils avaient passé des semaines à dénicher toutes les horreurs possibles dans les greniers de leurs grands-parents en n'oubliant pas d'ajouter à leurs couvre-chefs démodés ces fruits artificiels déjà passablement ridicules dont les élégantes du début du XXe siècle aimaient orner leurs chapeaux.

Je fus le témoin, une année, d'une scène cocasse : une *Marie-Salope* poussait devant elle un landau dans lequel était installé un porcelet, l'ensemble était déjà comique mais ce qui le fut le plus, involontairement cette fois, ce fut la fuite éperdue du petit cochon quand il entendit les premières mesures de l'air joué par une fanfare et la course poursuite qui s'ensuivit. Je n'ai jamais su si le pauvre garçon récupéra son nourrain mais le cochon et son maître parcoururent tout le cours de l'Intendance... Ces joyeux lurons déclencheront-ils aujourd'hui les mêmes cascades de rires ? A vrai dire, j'en doute sérieusement et ce pour la bonne raison que nous croisons tous journallement dans le centre de Bordeaux des gens qui, vêtus comme ils le sont, auraient provoqué l'hilarité générale lors des cavalcades des années 1950 et auraient été immédiatement conduits au poste de police le plus proche les autres jours. En écrivant ces lignes je pense aux punks qui hantent le haut de la rue Sainte Catherine et le cours Victor Hugo...

Passant et repassant, des marchands ambulants proposaient des masques, des confettis, des serpentins, des langues de belle-mère ou des chapeaux de carton que les adultes achetaient pour leurs enfants mais aussi pour leur usage personnel. Ces marchands, eux-mêmes affublés d'accessoires de cotillons étaient, pour la plupart d'entre eux, des marchands et des marchandes des quatre saisons qui abandonnaient, l'espace d'un après-midi, leurs fruits et leurs légumes pour se consacrer à la vente des confettis ; il arrivait que des camelots professionnels viennent de l'extérieur pour la circonstance, proposant des trompettes en fer blanc peintes de vives couleurs, des mirlitons, de petits

pétards et des crapauds, sortes de petites balles en papier fin bourrées de sable contenant une capsule de fulminate de mercure qui, jetés à terre avec violence, produisaient un bruit sec et une odeur de poudre brûlée. A leurs éventaires figuraient aussi des pistolets à amorces copiés plus ou moins fidèlement sur les pistolets américains du XIXe siècle, accessoires indispensables aux gamins déguisés en cow-boys.

Tous ces articles étaient également vendus par les magasins *Tisné*, 8, rue Bouffard (le mascaron représentant une tête de Pierrot ornant l'encadrement de la porte d'entrée existe encore) (fig. 7) et *Au Carnaval*, 2, cours Pasteur (fig. 8) dont la devanture en mosaïque existe toujours. Les Libournais achetaient leurs accessoires de cotillons et leurs masques au *Bazar de l'Hôtel de Ville*, véritable institution libournaise, propriété de la famille Barthélémy, où ils étaient présentés dans de somptueux étalages réalisés par le décorateur Géo Servant. Il est difficile de parler de mode pour de tels objets et pourtant, comme ceux qui sont parvenus jusqu'à nous semblent vieillis ! Mélange de papier et de carton, ils possèdent un je-ne-sais-quoi d'artisanal qui fait un contraste saisissant avec l'actuelle fabrication réalisée en matière plastique aux couleurs vives, souvent fluorescentes, alors que dans les années 1950, les teintes de ces articles étaient douces, voire tendres. Pour la plupart, ces masques représentaient des visages européens aux traits grotesques (fig. 9) mais il y en avait aussi aux traits négroïdes ou asiatiques. On trouvait aussi des masques représentant le visage de personnages de bandes dessinées : Bibi Fricotin et Les Pieds Nickelés avaient la vedette. Le cinéma était représenté par des personnages de Walt Disney (Blanche Neige et les sept nains ou Peter Pan) mais, surtout, par Charlot et son célèbre petit chapeau. On vendait aussi des loups de velours ou de satin ornés de paillettes brillantes.

Enfin commençait la cavalcade.

Chaque comité défilait³ suivant un ordre précis devant le public : en premier lieu venait une batterie fanfare, elle-même précédée d'un drapeau français (car elles étaient les héritières des sociétés patriotiques créées après la défaite de 1870 et portaient à ce titre des noms tel qu'*Alerte*, *Vigilante* ou *Pro Patria*), ensuite venaient les voitures officielles transportant les membres du comité, ces véhicules ornés de fleurs en papier crépon étaient suivis des grosses têtes. Puis arrivaient les chars, chacun étant tirés par un ou deux tracteurs. N'imaginons pas, cependant, un ordre presque militaire, de temps en temps une fanfare s'arrêtait pour jouer un air, il régnait une joyeuse pagaille. Les musiciens étaient vite recouverts de serpentins et de confettis lancés par les enfants.

Puis, le cortège, dépassant le cours de l'Intendance, s'immobilisait un moment devant l'estrade placée en face du Grand-Théâtre pour abriter les membres du Jury. C'est là que les chars



Fig. 9. - Un masque.

étaient jugés et classés. A côté des chars présentés de nos jours, ceux des années 1950 étaient d'une taille gigantesque. A cela une raison très simple : dans ces comités carnavalesques, si actifs à cette époque, il se trouvait toujours un décorateur ou un étalagiste professionnel qui concevait bénévolement le char, les autres membres se plaçant sous sa direction pour en assurer la réalisation qui durait des mois entiers. Construits en carton moulé et peint, ils étaient souvent d'une grande finesse dans les détails (fig. 10 et 11). Leurs sujets étaient des plus variés : Sa Majesté Carnaval tenait bien sûr la première place ; personnage ventripotent, la tête ceinte d'une couronne dorée, habituellement barbu, il était placé par les carnavaliers dans toutes les situations possibles : *Carnaval part à la chasse*, *Carnaval déguste les vins de Bordeaux*, *Carnaval voyage dans la Lune...* Nombreux étaient ceux qui représentaient *Carnaval sur la Riviera*, en référence à la chanson *Sur la Riviera*, dont les paroles étaient :

*Nice est en folie
C'est le soir du Carnaval
Les femmes jolies
Aux bras des galants ouvrent le bal.*

Cette chanson était diffusée dans la version chantée par Reda Caire, la foule reprenait en chœur le refrain :

3. Durant quelques années le carnaval fut précédé d'une caravane publicitaire.



Fig. 11. - Un char.

Fig. 10. - Un char devant le Grand Théâtre
(cliché A.M.Bx.).

*Sur les bords de la Riviera
Où murmure une brise attristée
Chaque femme a rêvé là-bas
D'être belle et toujours adorée.*

Ce comportement du public peut étonner aujourd'hui mais n'oublions pas que jusqu'en 1955, chaque dimanche, parmi les camelots, se trouvaient des marchands de chansons qui vendaient les partitions des chansons qu'ils faisaient chanter aux chalands. Pour cela, ils arrivaient en portant une estrade sur laquelle ils montaient et une corde qu'ils tendaient entre deux arbres, les chansons étant tenues à la corde par des pincettes à linge. Aussi le public populaire des cavalcades connaissait-il parfaitement tous ces succès d'un autre temps car, c'est une caractéristique des carnivals bordelais, les airs joués par les fanfares ou par la sonorisation n'étaient que des succès surannés. On pouvait entendre :

*Si tu veux faire mon bonheur
Marguerite, Marguerite
Si tu veux faire mon bonheur
Marguerite, donne moi ton cœur.*

Ou encore :

*Nuits de Chine
Nuits câlines
Nuits d'amour
Nuits d'ivresse
De tendresse
Où l'on croit rêver jusqu'au lever du jour
Nuits de Chine*

*Nuits câlines
Nuits d'amour.*

Cette dernière chanson accompagnait généralement les chars – fort nombreux – représentant des scènes inspirées des pays d'Extrême Orient. Ces constructions étaient agrémentées de lampions dont on se demande encore comment l'un d'eux n'entraîna pas une catastrophe, mais, de ce temps, les règlements préventifs étaient pour le moins défailants. Ces chars étaient bien naïfs mais charmants ; exotisme de pacotille, objecteront certains et ils auront en partie raison, mais il n'empêche que plusieurs réalisations présentaient un réel intérêt décoratif. D'autres chars faisaient référence, eux, au continent africain mais, il faut l'avouer, avec un racisme certain. On vit, une année, un missionnaire en train de bouillir dans une marmite tandis que des jeunes gens vêtus de collants noirs, de pagnes en raphia et le visage recouvert de masques aux traits négroïdes criaient : « *Nous y en a bons nègres, nous y en a faire joulie bamboula* » pendant que près d'eux, des musiciens jouaient et chantaient un refrain qui fit la gloire de Félix Mayol :

*A la cabane bambou, bambou
A la cabane bambou, you.*

Ou :

*A la Martinique
Martinique, Martinique
C'i ça qu'est chic
.....
On enlève le caleçon pour dîner le soir
Et tout le monde est en noir.*



Fig. 12. - Publicité du savon *La perdrix*.

Le public s'amuse de ces bêtises sans songer que ce département français est en Amérique et que les mœurs de ses habitants sont sensiblement différentes de celles des Africains. Ce n'était pas très fin mais caractéristique d'une époque ; n'oublions pas que de ce temps on pouvait voir, sur tous les supports possibles, la publicité du savon *La Perdrix*, dont l'usine était située à Bègles, qui représentait un jeune Africain se lavant avec ce produit qui rendait blanc un de ses bras (fig. 12). D'autres carnavaliers s'inspiraient des spectacles à la mode du jour. En 1952, par exemple, le comité de fêtes de Saint Sulpice de Faleyrens conçut un char ayant pour sujet *Violettes impériales* d'après l'opérette de Vincent Scotto ; cette réalisation, absolument superbe, faite d'un océan de fleurs en papier crépon mauve (fixées sur des armatures de grillage) qui dut nécessiter des mois de labeur, récolta sur son passage des tonnerres d'applaudissements. Le lendemain, en ouvrant leur journal, les Bordelais apprirent qu'il avait obtenu le premier prix⁴. Le comité carnavalesque de Saint Sulpice de Faleyrens, petite commune située près de Libourne, était connu de ce temps pour ses chars d'une importance bien étonnante pour un village comptant une si faible population. Son savoir-faire lui permettait de rivaliser avec les principaux comités carnavalesques girondins tels que *Le masque béglais*, *L'aurore de La Forêt*, les comités de *Le Vigean*, de *Lestennat* ou d'*Eysines*, par exemple. Avec son char le comité de Saint Sulpice de Faleyrens avait réussi un véritable exploit technique mais pas une nouveauté ; dès les années 1930, les gens de la campagne proche de Libourne avaient pris l'habitude de décorer leurs voitures (fig. 13) et leurs bicyclettes, cette initiative donnant même lieu à des concours.



Fig. 13. - Voiture décorée de fleurs.

Certes, les chars étaient magnifiques, mais comme le public de ce temps là était enthousiaste ! Il est difficile d'imaginer aujourd'hui la liesse de ces jours là. Les comités étaient accueillis par la foule massée sur quatre ou cinq rangs tout au long du parcours par des jets de confettis et de serpentins visant les garçons et les filles figurant sur les chars ; eux-mêmes en lançant sur le public. Munies de petits troncs, des femmes accompagnaient les chars en quête pour le compte des comités. Ces explosions de joie avaient une cause historique : en ces années 1950, les souvenirs de l'occupation allemande étaient encore très proches, bien des Bordelais avaient subi de dures privations, d'autres avaient connu l'épreuve de la captivité ou de la déportation, aussi, pour tous, les cavalcades étaient l'occasion d'exprimer la joie du bonheur retrouvé.

Une fois le défilé terminé, certains chars regagnaient leurs communes ou leurs quartiers respectifs alors que d'autres partaient pour Caudéran où avait lieu un petit défilé et l'incinération de *Monsieur Carnaval* après qu'il ait été jugé, mais la place de la Comédie et le cours de l'Intendance ne se vidaient pas pour autant, ils étaient envahis par ceux qui s'adonnaient aux batailles de confettis. Enfin, le soir arrivant, les rues retrouvaient leur calme et les employés municipaux chargés du nettoyage ramassaient à la pelle une masse de confettis et quelques fleurs de papier perdues par les chars.

Ce fut dans les années 1970 que les cavalcades bordelaises commencèrent à décliner : les carnavaliers semblaient en panne d'inspiration, les mêmes thèmes revenaient chaque année mais de plus en plus mal réalisés. Autres temps, autres mœurs, la marmite où bouillait le missionnaire ne faisait plus rire personne ; comme le disait une brave femme avec bon sens (et l'accent des Capucins) « *Ça commence à faire rengaine !* » Il semble que ceux qui fabriquèrent les magnifiques chars des années 1950 aient emporté leurs secrets dans leurs tombes. Les

4. "Sud-Ouest", 27 février 1952

musiciens jouaient les mêmes airs mais avec de nombreux couacs ; une fanfare, dont nous tairons le nom par charité, ne semblait connaître qu'un air qu'elle jouait de temps en temps, l'essentiel de sa prestation se limitant à un défilé où les percussions marquaient le pas : c'était consternant. Quant aux drapeaux français, ils avaient été mis au placard depuis longtemps, comme s'ils avaient été des vieilleries encombrantes. Cette routine naquit aussi, il faut le dire, du fait que les comités ne surent ou ne voulurent pas renouveler leurs dirigeants, ceux-ci, hommes mûrs dans les années 1950 étaient devenus, vingt ans plus tard, des vieillards avec tout ce que cela implique de manque d'enthousiasme et, surtout, d'esprit novateur. Charmante dans les années 1950, la énième audition de vieux succès de la chanson était devenue insupportable dans les années 1970, surtout pour les jeunes. Le fossé séparant chaque génération était devenu un précipice. Fait plus grave, les Bordelais n'étaient plus les acteurs du carnaval mais de simples spectateurs d'un défilé chaque année de plus en plus policé et aseptisé, toute improvisation étant mal vue. La bourgeoise tranquillité de Bordeaux y gagna peut-être mais pas l'esprit du carnaval. Le

coup de grâce donné au traditionnel défilé le fut par la création de multiples groupes de majorettes, ces formations alors si à la mode donnèrent un aspect nouveau au spectacle en lui ôtant une bonne part de son côté grotesque et délirant ; en voulant copier une institution américaine, les organisateurs détruisirent tous leurs acquis ; il est vrai que depuis quelques années, les enfants costumés et les *Maries-Salopes* n'étaient plus que des souvenirs et que bien des comités ne participaient plus au défilé depuis longtemps...

Afin d'illustrer ces pages, j'aurais aimé publier la photographie d'une fleur en papier provenant d'un de ces chars des années 1950, je me souvenais en posséder une, ramassée un soir de cavalcades ; je l'ai retrouvée au fond d'un tiroir, cette minuscule épave du passé, mais en quel état... Fripée, fanée, elle nous rappelle qu'en ce monde tout est éphémère. A part quelques photographies en noir et blanc publiées dans la presse qui ne donnent qu'une idée très imparfaite de ces réalisations, il ne reste presque rien des carnivals d'autrefois, seuls subsistent les souvenirs. N'est-ce pas le plus important ?

Bibliographie

Carnaval es arribat. Catalogue de l'exposition du Musée d'Aquitaine. Bordeaux, 1982.